

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène GROSS

M. le Chanoine François Stercky, Révérend Curé
d'Aigle / Ahumar

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1900, tome 1, p. 165-177

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Révérend Curé d'Aigle.

A peine se cicatrisait la blessure faite aux cœurs de ses confrères par la mort de M. le Chanoine Débonnaire, qu'un nouveau coup vient frapper l'Abbaye de St Maurice, en lui enlevant, jeune encore, un de ses membres les plus méritants. M. le Chanoine François Stercky a rendu sa belle âme de prêtre à Dieu, après une longue et douloureuse maladie, qui a miné son corps sans parvenir à dompter son énergie de volonté ni son inaltérable patience.

M. Stercky était né le 26 Juillet 1851, à St- Ursanne, ou son père, originaire de Sumiswald (Canton de Berne) , avait épousé, après sa conversion au catholicisme, une sœur de M. Dubois, excellent prêtre cher au Jura. C'était une personne d'une foi vive et d'une grande piété, vertus que partagea et pratiqua fidèlement son époux.

Au moment où le futur chanoine faisait sa première

Nous croyons être agréables a nos lecteurs en donnant dans ces feuilles l'article nécrologique relatif à un ancien élève du collège, devenu ensuite membre de l'Abbaye de St- Maurice. Plusieurs journaux déjà ont bien voulu le publier ; mais il était en premier lieu destiné aux Echos, dans la pensée de celui qui l'a écrit. Nous le compléterons en y ajoutant quelques détails, en utilisant aussi deux correspondances insérées dans le «Pays» de Porrentruy.

communion, St-Ursane avait pour pasteur M. Girardin, qu'animait un grand zèle. Il ouvrit dans son presbytère une modeste école, où il enseignait les éléments du latin. De cette école, sont sortis trois condisciples distingués: M. Migy, curé de Cornol, M. Gerster, curé de Mervelier, et M. Stercky.

Ces deux derniers vinrent continuer leurs études littéraires au collège de St-Maurice. C'est là que M. Stercky trouva sa voie et sa vocation. Il entra à l'Abbaye en 1868 et y fit sa profession solennelle le 28 Août 1872, fête de Saint Augustin. Il renouait entre le vieux monastère des Martyrs et le Jura bernois, les liens qu'avait formés le Chanoine Jean Baptiste Helzelet, de Porrentruy, et qu'avait rompus sa mort survenue le 23 Janvier 1864, à Vollèges, dont il curé depuis 32 ans.

Trop jeune encore pour recevoir la prêtrise, M. Stercky eut à remplir pendant quelque temps les fonctions d'inspecteur et de professeur. En 1874 il fut, avec dispense d'âge, ordonné prêtre par Mgr. Bagnoud, et célébra sa première Messe dans l'humble chapelle de Vérolliez, un jour de l'octave de la Saint Maurice, sans éclat, tout à ses émotions, partagées par son père et sa mère et une intime assistance. Il avait pour diacre M. le Chanoine Gustave de Werra, ordonné prêtre en même temps que lui, mort déjà le 29 mars 1877 ; et pour sous-diacre, celui qui écrit ces lignes.

M. Stercky inaugura son ministère à Vernayaz, qui n'avait pas encore de prêtre à résidence. On s'y rendait pour les dimanches et fêtes depuis St-Maurice. Le 1 fév. 1876 il quitta l'Abbaye pour aller à Bagnes, où il passa six ans comme professeur, vicaire ou chapelain.

En avril 1882, il prit part au pèlerinage français de pénitence à Jérusalem. Sa foi vive et son ardent amour de Notre Seigneur en rapportèrent de profondes et ineffaçables impressions, mais ce pénible voyage ébranla sa santé. Envoyé cette même année comme Curé à Fins-Hauts, il ne put y rester que le temps de se faire aimer et regretter. Au bout de deux ans, les ménagements s'imposèrent. Il les prit à Vétroz comme assistant de celui qui, alors Prieur, devint Mgr. Paccolat ; et il parut si bien s'être remis que, en 1886, on le nomma curé de Vollèges. C'est de là, moins de deux ans plus tard, qu'il dut aller occuper le poste important et difficile d'Aigle.

Partout M. Stercky, si peu de temps séjourna-t-il, avait su faire beaucoup de bien et s'attirer tous les cœurs ; partout il laissa dans les âmes des traces durables de son zèle et de sa bonté. Mais c'est à Aigle, plus qu'ailleurs encore, qu'il déploya ce zèle actif et cette bonté compatissante. Oh ! le champ était vaste. Il s'y consacra tout entier, sans compter, travaillant, selon l'avis de Saint Ignace, comme si tout avait dépendu de ses efforts, et priant comme si tout n'avait dépendu que de Dieu. Que de courses, et le jour, et la nuit, pour atteindre toutes ses ouailles disséminées sur un territoire de plusieurs lieues, pour découvrir celles dont le séjour ne devait y être que passer ! Que de soucis, de perplexités parfois, de démarches, de rapides voyages, pour trouver les ressources nécessaires à ses œuvres, surtout à sa chère école catholique qu'il avait confiée à son neveu, et qui lui tenait tant à cœur ! Que de peines, quelle sollicitude, pour amener les gens à l'église et à la pratique régulière de leurs devoirs religieux, pour les

instruire par lui même et par d'autres, pour donner au culte le plus de solennité possible ! Nous ne pouvons tout dire, ses œuvres du reste parlent d'elles-mêmes, Il en est cependant, et en grand nombre, que Dieu seul a connues, Dieu et les pauvres, les désolés, les souffrants de tout genre qui en ont bénéficié directement, Dieu, et, pour bien des cas, sa bonne sœur, digne par sa piété et son intelligente activité d'être sa coopératrice toujours discrète.

En 1896, pour s'instruire autant que pour se délasser, et plus encore peut-être pour ouvrir à sa main tendue de nouveaux horizons, M. Stercky fit un voyage en Angleterre, grâce à un cœur généreux qui lui en paya les frais ; car, s'il avait le secret de solliciter efficacement en faveur des autres, il ne savait se faire des réserves qui lui permissent de telles dépenses pour lui-même.

C'est également grâce à une semblable générosité qu'il put accompagner le pèlerinage suisse à Rome, en février-mars 1898. Sa plus grande consolation, son plus réel bonheur dans ce voyage, fut de voir le Pape, de lui parler de sa paroisse, d'obtenir pour elle la bénédiction apostolique. Il la demanda en outre spécialement pour Madame Bennett, la bienfaitrice insigne depuis longtemps des catholiques d'Aigle, et la sienne en particulier ; il ajoutait qu'elle avait abjuré l'anglicanisme à Rome pendant le Concile du Vatican, et qu'elle était la cousine de Gladstone.— « Oh ! bien volontiers ! » répondit Léon XIII_r « et dites lui que j'aimerais bien aussi envoyer ma bénédiction à son cousin. »

*

Au milieu de tant de travaux, la santé du cher Curé,

restée délicate, réclamait ; il ne l'écouta que selon les réclamations même de sa conscience, et son énergie força son corps à tenir bon : le salut des âmes avant tout ! Mais à la fin, ce corps surmené cria merci ; il n'en pouvait plus. Le vaillant ouvrier du Seigneur dut s'alliter. Alors il passa comme un frisson sur la paroisse. Oh ! que de prières l'on fit pour son rétablissement ! Quant à lui, prêt à mourir, prêt à travailler encore, il se remettait avec un abandon parfait entre les mains de Dieu. Vers la fin de décembre, on le crut, il se crut lui-même remis ; le 26 il vint à St-Maurice réjouir ses confrères de sa présence. Hélas ! ce devait être pour la dernière fois.

Rentré à Aigle il en repartit bientôt, sur l'avis de ses médecins, et se rendit à Clarens, où une excellente catholique, Madame de la Gréverie, qui lui avait déjà donné de précieuses marques de son dévouement, et dont il avait partagé et consolé des douleurs bien amères, lui offrait une généreuse hospitalité. Soustrayant son état de faiblesse aux émotions et aux fatigues du Nouvel-An, il comptait trouver dans un site enchanteur et un complet repos, son entier rétablissement. Mais hélas ! ce doux espoir fut trompé. Le mal implacable reprit, et c'était pour l'achever. Dans cette dernière étape de son voyage ici bas, sa patience et sa fermeté ne se démentirent pas, quoique la douleur atteignit souvent au paroxysme. Il donna un tel exemple de résignation et de piété que la vertueuse dame qui lui prodigua ses attentions et ses soins, se déclarait heureuse, dans sa nouvelle épreuve, de voir un saint mourir chez elle.

Le cher malade s'affaiblissait de plus en plus. On lui administra les derniers Sacrements qu'il avait déjà

reçus dans sa cure, en décembre ; mais cette fois, l'état de son estomac ne lui permit pas de recevoir la Sainte Eucharistie, et ce fut sa privation la plus pénible. Il conservait cependant si bien la confiance de revenir dans sa chère paroisse, qu'il avait fixé définitivement son retour au lundi 5 février. Ce jour-là même fut le dernier de sa vie; c'est pour l'éternité qu'il devait partir. Il s'éteignit doucement, sous les yeux pleins de larmes et les dernières bénédictions de celui qu'il aimait bien comme un père et dont il était aimé comme un fils, de Mgr. Paccolat accouru vers lui dans la journée. Il était en pleine connaissance ; mais comprit-il que la mort approchait, on ne peut s'en convaincre. Peut-être eut-il encore jusqu'à cette extrémité assez d'énergie de volonté, assez de force sur lui-même, pour cacher à ceux qui lui étaient si chers les impressions de se sentir mourir et la douleur de les quitter, afin de leur épargner de trop poignantes angoisses, et d'emporter avec lui les déchirements du suprême adieu. Nous n'en serions pas surpris.—Quoi qu'il en soit, il récitait à mi-voix, très distinctement, le psaume 50: *Miserere mei Deus* revenant sur certains versets, répétant surtout celui que Sainte Tère se eut presque continuellement à la bouche jusqu'au moment où elle perdit la parole : *cor contritum et humiliatum Deus non despicies*, vous ne rejetterez pas, ô mon Dieu, un cœur contrit et humilié. Une fois, sa sœur, dont le courage fut au niveau de son immense douleur, à genoux à son chevet, lui demanda: « Me reconnais-tu? Je suis ta sœur. » — « Oh ! oui, » répondit-il, en lui passant le bras autour du cou et l'étreignant sur son cœur. Il poursuivit ses pieuses invocations, et deux minutes après, calme, serein, il exhala son dernier soupir, C'était 9 heures

et demie, le soir de la fête de Saint Avit, un des saints particuliers de l'Abbaye, et de la grande Vierge-martyre Sainte Agathe. Les larmes et les prières de son Supérieur, de sa sœur, de sa bienfaitrice et de Sœur Marie-Vincent, l'une des religieuses qu'il avait appelées pour son école catholique des filles, furent les premières qui tombèrent sur sa dépouille mortelle....

Le lendemain, le cher et vénéré Curé rentrait à Aigle, non hélas ! comme il l'avait espéré, mais couché dans son cercueil ! Et Madame de la Gréverie avait encore voulu qu'il reposât chez elle, en lui fournissant elle-même cette dernière demeure.

Pendant le séjour de son corps dans le salon de la cure d'Aigle, transformé en chapelle ardente, M. Stercky reçut des témoignages continuels des sentiments qu'il avait inspirés : cartes, entr'autres, et des premières, celle de Monsieur le Syndic d'Aigle, empêché par maladie de se présenter lui-même ; des visites personnelles ; de nombreuses couronnes ; beaucoup, et des plus belles, venaient de nos frères séparés. Et les enfants !... et leurs parents !... Mais, passons. De tels détails se disent par des sanglots et s'écrivent avec des larmes ; ils échappent à la plume qui doit se borner à raconter...

Les funérailles eurent lieu le jeudi, 8 février. Après le chant de l'Office des morts, Mgr. Paccolat lui-même procéda à la levée du corps et célébra la Messe, ayant pour assistant M. le Ch^{ne} Burnier, curé de Vérossaz, ancien professeur de Rhétorique du défunt, et, comme diacre et sous-diacre, M^r le Ch^{ne} de Gocatrix, curé de Bagnes, et M^r le Ch^{ne} Camille de Werra. Les chants furent exécutés par un groupe d'étudiants du Collège

de Saint Maurice sous la direction de M^r Sidler professeur de musique. Plus de cinquante prêtres venus de l'Abbaye, du Valais, de Vaud, étaient rangés autour du catafalque formant au mort une superbe couronne de confrères. Parmi eux l'on distinguait Mgr. Bourgeois, Rme Prévôt du Grand-St-Bernard, Mgr. Écœur doyen. du décanat de Monthey dont fait partie la paroisse d'Aigle, M^r Courtion, curé de Monthey, M^r Ruedin, curé de Fleurier, (canton de Neuchatel), M^r Grand, curé de de Montreux, M^r. Th. Varé, curé de St-Brais (Jura bernois) M^r le Chne Ducimetière, Vicaire de Vevey, le R. P. Emile, *senior* des Capucins de St-Maurice, etc. Les Dames de Sainte Clotilde avaient envoyé une délégation remarquée. Le reste de l'assistance était formé des catholiques d'Aigle et de bien des amis de M^r Stercky venus de Sion, de St-Maurice, de Monthey, de Fins-Hauts et d'autres localités du Valais et de Vaud,

A la fin de la Messe, Mgr. Paccolat adressa à la foule, aux paroissiens d'Aigle en particulier, quelques bonnes paroles trempées de larmes et toutes paternelles. Puis il donna l'absoute, et le cortège, s'étant organisé, se mit en marche. En tête s'avançaient les enfants dont l'un portait, au premier rang, une grande croix noire ; puis venait le corbillard, trainé par deux chevaux noirs caparaçonnés de deuil, et à la suite, les prêtres d'abord et les membres de la paroisse catholique, auxquels s'étaient joints un grand nombre des autres habitants d'Aigle.

« Rarement » écrivait au « Pays » Mr le Curé de St-Brais, à son retour dans le Jura, « rarement il m'a été donné d'assister à plus imposante manifestation de considération et d'attachement pour un homme, que

celle dont je fus le témoin profondément édifié et touché, jeudi dernier, 8 courant, lors des obsèques de M^f le Chanoine Stercky, mon digne et inoubliable ami. Je croyais me trouver en pays exclusivement catholique, car toute la population d'Aigle, en immense partie protestante pourtant, avait tenu à s'associer au deuil cruel qui frappe nos frères dans la foi. Les autorités, M. le Préfet en tête, étaient là, attestant par leur présence, que M. Stercky avait su se concilier leur estime et leurs sympathies, prouvant aussi qu'ils savent eux-mêmes les donner à qui les mérite. »

Le convoi funèbre s'avancait lentement, dans un morne silence ; et sur le parcours du cortège, ceux qui n'y prenaient point part s'arrêtaient, se massaient aux débouchés des rues, et, chapeaux bas, en silence, saluaient de leur respectueuse attitude et de leur visible émotion, le prêtre éminent qui avait passé au milieu d'eux en faisant le bien, «utile à tous, ne nuisant à personne.»

Après 20 minutes de marche, on arrive au cimetière. Le corbillard s'arrêta. M. le Chanoine Chervaz, qui avait accompagné le cher défunt dans ses études, dans son entrée à l'Abbaye, dans toutes ses premières années de vie religieuse et sacerdotale, qui bien des fois lui avait apporté à Aigle le concours de son zèle, qui l'avait remplacé pendant sa maladie dans les fonctions du ministère pastoral, M. Chervaz eut le douloureux honneur et bonheur d'introduire le cher confrère au champ des morts, et de faire sur lui, après avoir béni la fosse, les suprêmes prières de l'Église!...

Le cercueil était descendu. Avant qu'on le couvrit de terre, devant cette fosse béante au fond de laquelle

gisait le cher Curé d'Aigle, en face d'une immense multitude, au milieu des larmes et des sanglots dans une indescriptible émotion un confrère du défunt, de ses plus aimants et de ses plus aimés, prononça une allocution. Il put rester maître de lui, se faire entendre de toute la foule et couvrir les gémissements qui éclataient autour de lui... Bien des personnes lui ayant demandé avec instance de la reproduire dans les *Echos*, la voici :

La mort a passé ! La mort implacable a fait son œuvre ! Si chacun de ses coups nous rappelle avec une irrésistible éloquence, la rapidité de notre vie ici bas, la vanité de tout ce qui passe, la fragilité de nos espérances terrestres et de tout appui humain, il en est de plus lourds, de plus cruels, étendant plus loin leurs graves et dures leçons et leur désolation tout ensemble. Et tel est bien celui qui sans pitié vient de frapper, et dont la victime est là. Ce n'est plus seulement un deuil de famille, c'est, avec celui de l'Abbaye de St-Maurice et d'une partie du clergé valaisan, le deuil de la paroisse catholique d'Aigle, et la multitude qui se déroule sous mes yeux m'autorise à le dire, le deuil d'Aigle tout entier. Oh ! combien ce deuil, que j'appellerais volontiers triomphal, fait honneur à vos cœurs et à la mémoire de M. le Chanoine François Stercky, très révérend Curé d'Aigle.

Je n'ai pas à faire ici son éloge. Du reste mon temps est limité et son humilité me le défendrait. Vous l'avez connu ; vous avez pu l'apprécier ; et à la vue, au contact de son infatigable dévouement, vous avez senti votre amour pour lui grandir de jour en jour. Ses œuvres d'ailleurs parlent d'elle-mêmes. Et ses œuvres je ne veux pas les voir simplement dans des agrandissements et des constructions matérielles, je veux les voir surtout dans vos âmes, chers catholiques d'Aigle, dans vos âmes qu'il a élevées à Dieu, dans vos cœurs qu'il a animés de l'amour de Jésus-Christ, dans la formation morale de vos enfants à laquelle il s'est tant intéressé, dans l'édifice spirituel de votre sanctification et de votre salut. Oh ! oui, il a bien été pour vous le Curé selon le cœur de Dieu, se donnant tout à tous, selon l'exemple de Saint Paul, prenant sa large part des peines, des épreuves, des angoisses, des privations même de chacun. Qui, dans ses larmes, est venu à lui sans être consolé ? Qui, dans le doute, sans être conseillé ? Qui, dans le besoin, sans être secouru ? Il s'est donné à vous tout entier, sans compter, avec une ardeur de cœur, une énergie de volonté que rien n'a pu dompter ; il s'est épuisé pour vous ; il est mort à la peine, donnant, en vrai bon pasteur,

sa vie pour ses brebis. Voilà l'amour dans sa dernière expression !

Mais c'est assez parler de lui ; c'est assez parler moi-même. C'est à lui à parler, et je ne veux plus le faire qu'en son nom. Oh ! tu me le permets, ô cher ami, ô frère bien aimé, oui, tu me le permets, tu le veux. Notre union a été assez intime pour que en ce moment ton âme soit dans mon âme, ton cœur dans mon cœur, ta voix dans ma voix.

En son nom donc, un merci !

Merci à vous, ses confrères dans le sacerdoce et ses amis, qui lui étiez si chers et dont il eût tant aimé serrer la main avant son départ, merci d'être venus, malgré la distance et les difficultés, l'accompagner à sa dernière demeure et prier sur sa tombe ! Oh ! vous vous souviendrez de lui à l'autel du Seigneur, soit que vous y montiez, soit que vous vous en approchiez !

Merci à vous, chers habitants d'Aigle, autorités et simples citoyens, qui ne partagez pas toutes nos croyances, mais qui savez si bien partager les sentiments de la fraternité chrétienne, et si bien comprendre la tolérance religieuse, merci d'avoir toujours entretenu avec lui les rapports d'une parfaite concorde, de lui avoir facilité sa tâche pastorale par vos excellents procédés ! Merci du cortège que vous avez fait à sa dépouille mortelle !

Ici, laissez-moi me reprendre moi-même un instant. Désormais il n'est plus parmi les vivants ; il a pris sa place dans ce cimetière nouveau, au milieu des morts de la dernière génération, mêlant sa cendre à la leur, comme là bas, dans l'ancien cimetière, M. le Chanoine Beck a pris sa place, il y a 17 ans, au milieu des générations plus lointaines et mêle sa cendre à celle de vos ancêtres, Oh ! puissent ces deux tombes de prêtres catholiques, tous deux curés d'Aigle, être un gage de bénédictions célestes sur le canton de Vaud, sur le district d'Aigle, sur Aigle en particulier ! Puissent-elles être un gage aussi de continuation de bonne volonté, de cordiaux rapports, de paix, de charité pour l'avenir ! C'est un vœu formulé sur cette tombe ; bien plus, c'est une douce assurance.

Et à vous, chers paroissiens qui étiez sa famille, oh ! que de choses il aurait à vous dire ! Ecoutez-le dans l'intime de vos âmes. Je les résume en un mot. C'est sans doute un merci de tout ce pour quoi il vous doit de la reconnaissance, mais le mot qu'il veut vous faire entendre, qu'il veut graver dans vos cœurs, le voici :— le moment est solennel, entendez-le bien, retenez-le ! — Fidélité, fidélité courageuse, fidélité constante, à votre foi catholique et à toutes, toutes les obligations qu'elle vous impose ! O pères et mères, ô jeunes gens et jeunes personnes, ô enfants, chers enfants qu'il a tant aimés, vous serez plus particulièrement les gardiens de sa tombe, vous y viendrez souvent pèlerins de son

souvenir et de votre douleur ; de cette tombe il vous parlera encore ; il vous rappellera ses avis, ses exhortations, ses encouragements ; et tout se résumera dans ce mot : fidélité ! fidélité jusqu'à la fin !

Et, maintenant, à tous, oui, à tous, il vous dit : Adieu ! Oui, adieu !... Pour lui tout est fini ici bas ; il a combattu le bon combat, il a gardé la foi, à l'imitation de Saint Paul ; il ne lui reste plus qu'à recevoir la couronne de justice que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Adieu donc, et bon voyage ! Votre tour viendra : aujourd'hui, à moi ; demain, à vous. Oh ! puissiez-vous tous, tous, bien poursuivre votre carrière et bien la terminer, afin que se réalise le dernier mot qu'il vous adresse : au revoir ! à tous au revoir là-haut pour jamais dans la joie du Seigneur !

Adieu ! bon voyage ! au revoir !

En M. Stercky disparaît un type d'une intéressante originalité. Il y a peu d'hommes vraiment originaux, a dit un auteur célèbre, presque tous se gouvernent, pensent et sentent par l'influence de la coutume et de l'éducation. M. Stercky était de ceux-là dans le bon et vrai sens du mot ; et il le marquait jusque sur son physique fortement dessiné et finement à la fois, dans sa démarche, son geste et son regard.

Sous un extérieur qui pouvait paraître froid de prime abord, il cachait un excellent cœur. Sa sensibilité ne dégénérait guère en sentimentalité ; son amitié franche et sûre se traduisait bien plus par les faits que par les manifestations tendres ; son dévouement, il ne le proclamait pas, il le prouvait. Toujours prêt à rendre service, il le faisait en toute occasion, sans en prévenir d'avance, sans en reparler ensuite. Sa reconnaissance revêtait le même caractère : il l'avait dans le cœur bien plus que sur les lèvres, mais il guettait le moment de la prouver sans rien dire. Doué d'un jugement droit, d'une volonté ferme, il précisait son but et y marchait avec la ténacité qui assure le succès. Pour lui, vouloir

c'était pouvoir. Parfait observateur sans en avoir l'air, très fin sans ruse, adroit sans détours, réservé sans raideur, insinuant sans flatterie, circonspect sans timidité, souple ou inflexible suivant les circonstances, il s'assurait presque infailliblement les moyens de réussite ; et, n'ayant jamais en vue que la vertu, sous ses diverses formes, c'est dire qu'il savait bien servir la bonne cause de Dieu et des âmes.

Du reste, très humble, très modeste ; possédant des connaissances profondes et variées, les augmentant par des études suivies autant que ses occupations le lui permettaient, loin d'en faire parade, il les dissimulait plutôt, semblant ne les retrouver que pour éclairer l'ignorance, dissiper les doutes, ou cingler l'erreur d'un inoubliable coup de fouet. Il ne se prévalait d'un succès que pour en glorifier Dieu et mieux servir la cause à laquelle il s'était dévoué. — Ses manières, auxquelles il savait fort bien donner les formes de grande courtoisie avaient parfois, dans l'ordinaire, quelque chose de brusque, presque de cassant peut-être. Discrète à toute épreuve et réfléchi comme il l'était, ses conseils avaient poids. Mesuré dans son dire, nullement loquace du reste, il ne ménageait cependant pas les paroles aimables et encourageantes quand il les jugeait utiles, ni les plaisantes réparties, les fines réflexions, traits d'esprit dont il savait entretenir et égayer une conversation. Il ménageait moins encore la vérité à qui devait l'entendre ; et, quoiqu'il en eût le talent apprécié, il n'arrondissait pas ses périodes pour la donner.

Cette esquisse de l'homme en lui, — car comme prêtre et religieux, ce qui a été dit le fait suffisamment connaître, — cette esquisse nous la résumerions volontiers dans ces mots : Entrevu, il provoquait l'estime ; connu, il se faisait aimer.

E. GROS.